

Pages d'autrefois

Autor(en): **Cornut, Samuel / [s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le nouveau conteur vaudois et romand**

Band (Jahr): **88 (1961)**

Heft 2

PDF erstellt am: **11.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-232198>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Page d'autrefois

Ecrite, il y a 50 ans, par Samuel Cornut (1861-1918)

Bourgeois d'Aigle, cet écrivain fit sa carrière à Paris et mourut à Thonon où il était professeur au lycée. Il est l'auteur de nombreux ouvrages, dont « Le Testament à ma Jeunesse » et « La Trompette de Marengo ». Ce grand Vaudois était dans la ligne de Juste Olivier par son mysticisme, son courage moral et son amour du pays vaudois.

Jeunesse

Dans cette retraite arrondie en amphithéâtre et qui se redresse en son enceinte jusqu'à une hautaine couronne de cimes, je ne fus pas toujours seul ! Ici même, elle passa ; et c'est là qu'elle s'est assise. Un jour. Il y a longtemps. C'est là qu'elle s'est assise, celle dont le seul souvenir me redonne le goût ingénu de la vie. C'est là que nous avons fait halte entre deux étapes d'une ascension en joyeuse compagnie. Tout le monde s'était dispersé à la cueillette des orchis et des soldanelles. Soit qu'elle fut fatiguée de la marche, soit pour tout autre motif, elle était restée au lieu de campement ; et moi aussi j'étais resté. Et ce fut une de ces minutes où l'on a tout le ciel dans le cœur.

Nous nous taisions. Je la regardai. Elle baissa la tête et, d'une main qui tremblait, arracha du sol un orchis vanillé qu'elle me donna à respirer. Nos mains en furent toutes parfumées. Je saisis les siennes. Hélas ! on nous rejoignit, et nous continuâmes notre ascension.

Il est un petit lac, dans un repli de l'alpe, au pied même du plus haut sommet qui domine l'amphithéâtre. Aucun chemin n'y mène, aucun touriste ne le connaît, aucun chalet ne

s'élève sur ses bords, pourtant très verts et tout fleuris dès la fin de juin comme le jardin des bonnes fées. Il s'y jette un ruisseau qui se glisse sous la mousse : on n'en devine la trace qu'à la nuance plus verte de la pelouse.

Au bord du lac d'émeraude, d'où l'on ne voit que le ciel bleu sombre, j'ai passé les seules heures de pure joie de ma vie. Dans une société des plus gaies, nous échangeions, elle et moi, des choses très gaies qui, sans le vouloir, étaient aussi des choses très douces. Je me disais : « Quand nous serons seuls, je parlerai ; elle m'attend ; elle sait ce que je vais lui dire... »

Et nous redescendîmes. Et jamais je ne lui ai parlé ! J'étais dans la plus mauvaise période de ma jeunesse, où l'on n'a pas, où l'on désespère de se créer une position sociale.

De quoi pourrais-je me plaindre ? Elle ne m'a rien promis, et je ne lui ai rien demandé...

La vie ! C'est là-haut, là-haut seulement que je l'ai goûtée dans toute sa plénitude et dans toute son intensité. C'est là-haut qu'est demeurée notre effigie divine, ce lumineux profil que toute physionomie humaine révèle à son heure, à l'heure de la joie parfaite, où le dieu intérieur se devine

dans sa prison de chair. De là-haut n'est redescendue que mon ombre errante, une ombre en peine, qui n'a vécu depuis lors que dans un songe.

Mais aujourd'hui que je remonte vers la cime où je m'assis un jour auprès d'elle, je respire son âme souriante épandue dans l'azur et dans le

parfum des fleurs qu'elle a foulées. Et je retrouve mon âme aussi dans le torrent des choses : comme une fine libellule à jamais embaumée dans sa prison d'ambre, elle est restée là-haut, toujours jeune et enchantée, sous le charme du premier amour, qui la fixa pour l'éternité.

Les mots du terroir

Un mot de Philippe Godet, en 1909 : « Nos historiens et nos chercheurs sont toujours nombreux et actifs. Nous les trouvons à l'œuvre dans les *Annales Jean-Jacques Rousseau* dont le troisième volume a paru. Il n'est pas moins riche que les précédents. On y a remarqué, parmi des monographies fort neuves et divers documents inédits, une étude de M. Alexis François sur les provincialismes dans la langue de Rousseau. Il y a des malheureux qui, sous prétexte de correction, voudraient proscrire de notre parler romand les mots du terroir ! Qu'ils fassent d'abord la leçon à Jean-Jacques : écrivain aussi soucieux qu'il le faut de la correction et de la pureté de l'expression, il use sans façon des termes locaux, savoyards, genevois ou romands, toutes les fois qu'il les juge nécessaires à la justesse et à l'effet de ses peintures. Et si M. François a pu compter 150 provincialismes dans son œuvre, c'est là une chiffre qui permet d'affirmer que Rousseau était conscient des « erreurs » que les puristes d'alors et d'aujourd'hui n'ont pas manqué de lui reprocher. Mais le génie a ses immunités,

et c'est lui, non le puriste qui fait les lois. Quelqu'un disait un jour à Victor Hugo :

— Ce mot que vous avez employé n'est pas français.

— Tant mieux ! Monsieur, il le deviendra. »

Vendanges

*C'est le temps du baiser permis,
C'est le temps des grapillonnettes.
Comme moi, vous avez aussi,
Quand vous aviez un bon ami,
Laisse pendre grappes seulettes.*

*Regardez, au coteau joli :
Le « bleu » s'en va vers la bossette,
Verser, se penchant à demi,
Par un espace un peu petit,
Le raisin de notre cueillette.*

*Et nous, sous le ciel qui sourit,
Au rythme de nos chansonnettes,
Nous cueillons le raisin mûri,
Au soleil de l'été roussi,
Le raisin de notre cueillette.*

*C'est le temps du baiser permis,
C'est le temps des grapillonnettes.*

L. Croisier.

“ NOÛTRON COTERD ” une fois par mois...

Novembre : Lundi 7, de 17 à 19 heures, au Buffet de la Gare de Lausanne, 1^{re} classe.

Bienvenue à tous les amis du « Conteur ».

La Rédaction.